

2000

41

PARANOÏA ET POLITIQUE

Inédit

1°. Le paranoïaque et son empire

Pour des raisons stratégiques je débute cette étude par un exemple, exemple qui nous permettra d'aborder bien des aspects de la paranoïa, tout en étant tiré de l'histoire de la Chine. Il s'agira du personnage que René Grousset nomme « le César chinois », j'ai nommé Tchi Houang-ti, qui, en l'an 221 avant notre ère, s'auto proclama Empereur de la Chine.

Rappelons que la paranoïa, telle qu'elle a été isolée sur le plan clinique à la fin du XIX^e siècle, n'est pour nous concevable qu'à partir de l'instauration du discours de la science, discours construit sur un certain nombre de failles logiques qui n'étaient pas susceptibles d'être pointées comme telles avant que la logique n'ait franchi les limites dans lesquelles l'avait enfermé l'aristotélisme. Ce n'est que dans l'après-coup du dénombrement de ces failles qu'il nous est loisible de caractériser Tchi Houang-ti comme **paranoïaque**. Nous nous en tiendrons pour l'instant à des aspects purement descriptifs et illustratifs de ce que peuvent reproduire certains modèles théoriques se situant dans la mouvance lacanienne.

D'emblée il y a lieu de situer ce personnage en tant qu'illustré par le fait qu'il a été enterré en compagnie d'une **armée de soldats en terre cuite**, dont une partie a été exhumée il n'y a pas si longtemps, près de la ville chinoise actuelle de Xian (district de Lintong, province de Shaanxi).

C'est donc un personnage historique qui s'est donné les moyens de réformer radicalement la société chinoise, ce que doivent lui envier bien des réformateurs utopistes d'aujourd'hui. A partir de ses sources René Grousset brosse de Tchi Houang-ti le portrait suivant : « C'était /.../ un homme au nez proéminent, aux yeux larges, à la poitrine d'oiseau de proie, à la voix de chacal, avec le cœur d'un tigre ou d'un loup ».

Nous ne pouvons pas nous en tenir en la matière aux quelques autres indications de cet auteur, notamment que Tchi Houang-ti fit brûler les livres des philosophes et construisit la **grande muraille** de Chine. En effet, en tant que fondateur de l'Empire chinois il n'avait pas à tenir compte des « sagesses » de ses prédécesseurs et se devait de faire « table rase du passé » [Steens, 1989, p.262]. C'est cette perspective qui s'ouvrit dans un passé récent avec le déferlement des « foulards rouges » sur la Chine, à l'appel de Mao Tsetung. Le réalisme Tchi Houang-ti le pousse à abolir les inégalités sociales (à savoir la lutte des classes) ainsi que les limites administratives féodales au sein de l'empire, mais aussi à matérialiser ses frontières extérieures. Ceux qui ont connu la situation des « démocraties populaires » savent à quel point la frontière de leurs états (le mur de Berlin, par exemple,) était autre chose que pur symbole. Il y a donc là une réalisation du symbolique (**rS**) constituant un premier exemple tout à fait capital. N'oublions pas que la muraille de Chine est la seule construction humaine visible depuis la lune.

Certes tout ceci a son importance mais nous disposons chez d'autres auteurs de plus de détails concernant les rapports de Tchi Houang-ti aux autres et au monde. Il sont régis par une sorte de négativité qui se traduit par la prise d'un contre-pied systématique à l'égard des usages établis.

Ainsi, le livre d'Eulalie Steens témoigne d'un souci constant de lier les actes de Tchi Houang-ti à certains traits de sa personnalité. Notons qu'avec elle nous passons de l'écriture « Tchi Houang-ti » à celle, actualisée : « Qin Shihuangdi ».

A l'inverse de ses prédécesseurs l'empereur prend comme élément emblématique de son règne, non plus le feu mais l'eau, avec la couleur **noire** qu'on lui attribue dans la théorie des Cinq éléments (p.254). Là où l'année commençait jadis (chez les Zhou) par le premier caractère d'une série de douze, il la fit commencer par le dernier. Son obsession de fonder un nouvel ordre des choses lui fait abolir toutes les coutumes régissant le droit jusqu'alors, pour en inventer de nouvelles.

De surcroît il abolit l'ancien découpage de la Chine et c'est ainsi que l'Empire se vit divisé en **trente-six** commanderies, ceci en application de l'obsession de l'Empereur pour l'usage du nombre **six** : « symbole de tout ce qui a trait au noir, à l'hiver, au froid ». D'où aussi les **douze** colosses de bronze qui ornaient un de ses palais. Parmi d'autres réformes il s'enquit des poids et mesures dont il imposa l'uniformité planifiée à l'échelle du continent chinois. Ainsi les routes et les voies d'eau furent soumises à un format standard ainsi que l'écartement des essieux des chars. Puis, soucieux que tous les signes puissent renvoyer aux mêmes significations il simplifia, harmonisa, les formes et les dimensions des caractères chinois, leurs affectant un style précis, de manière à ce qu'ils soient lisibles partout de la même manière. Ainsi le **pictogramme** « riz » renvoyait à un signifié unique, alors que chacun était libre de le phonétiser selon la langue dans laquelle il s'exprimait.

Eulalie Steens note la sorte de bougeotte qui anime l'Empereur, qui, tel notre Pape actuel, ne cesse de parcourir les Hauts lieux de l'Empire, et donc une succession de sommets de montagnes où il laisse des marques de son passage sous forme de **stèles**. L'auteur note son indifférence en matière de religion puisqu'il sacrifie indifféremment dans tous les sanctuaires, tout comme notre Pape catholique et oecuménique, qui ne manque jamais d'aller saluer chez eux tant les prélats arméniens que ceux des khazars, ceux des bouddhistes ou que ceux des communistes post-soviétiques. En revanche, ce qui fait courir Tchi Houang-ti c'est le désir d'immortalité et l'élixir que les occultistes pensent détenir. Il y a lieu ici de souligner le contraste entre le souci de rationalité et d'organisation qui préside à l'action du monarque et son penchant pour les **sciences occultes**, contraste qui manque rarement dans les systèmes paranoïaques. Notons aussi son goût pour les promenades incognito, notamment la nuit, dont certaines auraient pu tourner mal si ses gorilles ne l'avaient protégé. Par la suite il a étendu à l'extrême les limites de ses palais, qu'il fit relier « par des chemins couverts ou protégés par de hauts murs ».

Voici donc un personnage qui est en position de tout régenter et qui ne se prive pas de faire la loi à quelque 50 millions de chinois, selon l'estimation pour cette époque.

C'est lui qui « a distingué le noir du blanc » et a inventé sa propre langue de bois (« terminologie destinée à son usage exclusif », Bai Shouyi, 1988, p.132), au service d'« un système autocratique complet ». Son « centralisme démocratique » personnel le désignait au regard de tous comme l'incarnation de la perfection.

Au sein de ce système, tout lui est dû, au sens où il est le dispensateur de tous les biens selon le jeu de la **méritocratie**. Ses fonctionnaires sont rémunérés selon leurs mérites et gare à qui trahit. Non seulement il écope de tous les noms d'oiseaux (Porge dirait : **syndrome SVP** [Salope, Vache, Putain]), mais il en répond sur sa tête.

Notons qu'en Bulgarie, ce n'est qu'aujourd'hui, soit dix ans après la chute du communisme, que le parlement ose aborder le problème sacro-saint du secret recouvrant tous les actes administratifs et dont la « révélation » tombait systématiquement sous l'accusation d'espionnage. Nous dirions volontiers qu'il s'agit là d'un système mafieux dont nous avons un excellent modèle dans l'organisation des rapports entre le Parti et l'état au temps de Staline et la loi de l'« omerta » qui s'y applique.

Tout comme ce tyran, Tchi Houang-ti vivait de nuit, « s'obligeant /.../ à régler des dizaines de kilos de documents législatifs ». Ici, il y aurait lieu de vérifier jusqu'à quel point Tchi Houang-ti s'inscrit dans la mouvance de la philosophie « **légitiste** » qui a eu des représentants illustres avant et après lui. Mais l'accès de mégalomanie finale qu'on note chez Tchi Houang-ti avait un prix : celui de la fuite de ses collaborateurs. Ce qui le mettait dans des colères effroyables.

S'agissant du statut de l'affect, cette **colère** n'a rien ici de pathognomonique étant donné sa présence quasi obligatoire dans la description des tempéraments batailleurs des autres protagonistes éminents de l'époque. De même j'aurais mauvaise grâce de parler des mutilations, castrations et autres atrocités, que l'on mentionne à propos de Tchi Houang-ti, étant donné qu'elles étaient monnaie courante en ces temps où la barbarie côtoyait les plus grands raffinements. En tout cas, ce n'était pas un tendre puisqu'il avait déporté son propre fils aîné, Fusu, coupable d'avoir soutenu les lettrés.

Il reste que nous n'avons que peu de renseignements concernant la sexualité de Tchi Houang-ti, et notamment sur ses fantasmes transsexuels, ne serait-ce pour compléter le parallèle que nous serions tentés de faire avec le Président Schreber. Faute d'avoir à son sujet la moindre suspicion d'un éventuel **daltonisme sexuel**, nous avons en revanche quelques données sur la sexualité de sa mère. Son biographe mentionne ainsi les tendances folâtres et licencieuses (*wanton behaviour*) de cette Dame et la manière dont le Premier Ministre Lü Pu-wei s'y prit pour lui plaire. Il fournit à la Reine Mère un gigolo dont le pénis en érection pouvait servir d'axe à une roue en bois. Soumis à une castration « pour rire (*mock castration*) », le gigolo ne quittait plus la Reine Mère en son gynécée et bénéficiait des plus grandes largesses puisqu'il lui avait fait deux enfants, jusqu'à ce que la chose soit éventée et vienne aux oreilles de Tchi Houang-ti. Le Premier Ministre, le gigolo et leurs lignées respectives furent effacés de la surface de la terre et la Reine Mère dû rester éloignée de son fils. Toutefois, lorsqu'elle mourut, et en dépit du protocole, Tchi Houang-ti lui accorda le titre posthume d'Impératrice douairière.

Bref, avec Tchi Houang-ti nous avons une belle introduction à la question des rapports de la paranoïa au politique.

Il fut un temps où les psycho-pathologues s'inquiétaient de la folie des hommes publics, pour **magnifier** celle d'un Caligula, cependant passifou que cela, semble-t-il, puisqu'à sa mort les caisses de l'état étaient pleines ; pour **minimiser** celle d'un Napoléon Bonaparte, qui a eu tant d'émules dans nos asiles ; enfin, pour **gommer** celle d'un Adolphe Hitler, tant il est impossible aujourd'hui de faire état de la puissance de la séduction qu'il exerça sur ses compatriotes, au point que les jeunes générations ne comprennent plus du tout comment 80 millions d'allemands ont pu le suivre dans son délire.

Je note que d'autres « cas » ont la faveur de nos confères, à savoir la paranoïa de Jean-Jacques Rousseau, celle d'Althusser, ou celle du Président Schreber, liste à laquelle certains rajoutent Carl Gustave Jung et Wilhelm Fliess. Or, ici comme chez les paranoïaques de « clientèle », ce qui se trouve masqué c'est la violence, que la psychanalyse a l'art de légitimer, sinon de provoquer.

2°. Qu'est-ce qu'un paranoïaque ?

Un exposé un tant soit peu consistant sur la question de la paranoïa se doit d'explorer ce qui a été déjà avancé dans ce domaine, avant d'apporter quelque point de vue nouveau. Faute de temps j'en suis réduit à donner quelques indications bibliographiques relatives à certains points qui me semblent importants et qui ont été effectivement relevés par d'autres que moi. Il va sans dire que les contributions de Freud et de Lacan nous serviront de référence pour éventuellement critiquer certains résultats récents. Et pour aller vite je retiendrai, dans la mouvance lacanienne l'apport de trois auteurs, savoir Jean Allouch, Marcel Czermak ainsi que Mme Aulagnier. Ponctuellement, je mentionnerai quelques autres apports sans pouvoir insister.

Pour qui travaille Tchi Houang-ti, et où situe-t-il son manque ? A cette question Charles Melman répond qu'« il serait le dépositaire du savoir constitué de telle sorte que ce que nous appelons la **faille** serait exclue et de ce fait celle-ci ferait retour pour lui dans le réel du même coup, de façon persécutive ».

La réponse de Jean Allouch serait différente : Tchi Houang-ti, se sent **insuffisant** à satisfaire sa mère. Évidemment, il y avait de quoi au vu des besoins qui étaient ceux d'une Impératrice douairière. Cette insuffisance serait-elle à mettre au compte du refoulement primordial ou encore à cette prématuration à la naissance qu'évoque Lacan et les séquelles qu'elle laisse dès le stade du miroir ? Bref, pour Jean Allouch, cette « Discorde primordiale » qu'introduit la prématuration se traduit plus tard par le sentiment d'insuffisance qui constitue l'affect majeur du psychotique. Ainsi, ce qui jouerait un rôle majeur dans le déclenchement de la psychose serait l'image de l'autre (ici la mère insatiable). Dès lors que « le Moi n'a pas d'autre possibilité constituante que de **s'accorder**, au sens de l'accommodation photographique, sur l'image de l'autre »,⁷ il s'en suit une identification au masque de l'autre, à sa personnalité, avec des effets persécutifs connotant l'altérité, qu'Allouch note très pertinemment, qui vont faire retour au gré du narcissisme du sujet. Comme sa propre mère, Tchi Houang-ti n'aura de cesse de chevaucher par monts et par vaux.

Mais certains vont jusqu'à suggérer qu'un paranoïaque ne saurait consentir, au sens de la *Bejahung* freudienne, à reconnaître comme siens les propos qui lui reviennent sur le mode d'une énonciation inconsciente. Ainsi, Bernard Vandermersch va jusqu'à dire que le Nom-du-Père fonctionne pour le sujet comme une immunité à l'égard de la langue, « **immunité** par laquelle il reconnaît comme siennes des pensées pourtant venues de l'Autre ». Faute d'un tel ancrage énonciatif le sujet est soumis à un « transitivisme maternel »⁸, ainsi que s'exprime, à propos d'un cas, Henry Frignet, transitivisme « qui commande très directement la dangerosité d'un tel sujet ».

Ici on osera une incursion du côté du corps et de la non-séparation du corps du sujet à l'égard de celui de sa mère, au point qu'il en viendrait à se considérer comme un objet appartenant à sa mère. Ainsi celui qui chevauche risque-t-il de se confondre avec sa monture à moins qu'entre eux ne vienne se glisser la « selle » du Nom-du-Père.

Revenons à Tchi Houang-ti, et à son rapport à l'écriture, qu'il a dû réformer. Souvenons-nous ce que Lacan nous disait à ce sujet (L03 38):

Les productions discursives qui caractérisent le registre des paranoïas s'épanouissent d'ailleurs la plupart du temps en production littéraires, au sens où littéraires veut dire simplement feuilles de papier couvertes avec de l'écriture.

Mais Jean Allouch insiste : « Le psychotique assoit ses interprétations en les fondant sur l'écrit. » Par le biais de l'écrit, il lit la « présentation à ciel ouvert des opérations de l'inconscient » d'autrui. En cela il ne ferait que suivre l'« automatisme de la fonction du discours ». Ça n'a pas l'air d'être aussi facile pour Tchi Houang-ti, à croire que l'inconscient des chinois obéirait à quelque logique autre.

C'est donc le mécanisme de transformation de pensées en images en cause dans la lecture de l'idéogramme chinois que Jean Allouch élude chez le psychotique pour prétendre qu'il s'agit d'emblée de la constitution de pictogrammes, qu'en un temps ultérieur le psychotique s'exercera à lire comme des **rébus à transfert** du style « **c'est Loulou Lloyd** », en vertu de l'exemple fourni par un observation de Paul Guiraud⁹. Or un tel rébus à transfert participe de l'équivoque sonore et on soulignera volontiers ici la prévalence quasi hallucinatoire de la sonorité sur le sens, voire sur le concept et donc sur l'image qui le sous-tend, au point qu'on puisse s'inquiéter de la disparition de l'image. Je dirai qu'il y a réalisation de l'imaginaire (rI). Et puisque plus haut j'ai mentionné la réalisation du symbolique (rS) il y a lieu de penser qu'il y a chez le paranoïaque une prévalence du réel du besoin, au sens où rien d'autre ne saurait mériter la confiance du sujet. Il se trouve que le Réel ainsi approché hors symbole et surtout hors image est principalement senti.

Dans son livre *Passions de l'objet*, Marcel Czermak¹⁰ s'intéresse aux phénomènes élémentaires de la psychose en tant qu'ils annoncent l'éclosion de la psychose à laquelle ils préexistent. C'est ici qu'intervient cette intrusion d'un quelque chose qui sera défini comme sensation. Czermak y parle d'une patiente, mère d'une jeune fille, qui décompense à l'occasion de la révélation de l'infidélité de son mari, le jour [18 janvier 1974] où il découche. Il s'agit là d'un événement jugé par elle comme « défavorable » et qui comme tel entraîne une série de conséquences. Sur le coup elle éprouve brusquement, après une journée paisible, un 'bien-être', une 'impression de réussir quelque chose', [p.134] : 'comme un filet de capillaires, une forte chaleur dans la tête. *

C'est brillant, rayonnant comme un feu d'artifice, broiement avec une étoile, le visage libéré, l'impression de grandeur'. Le phénomène dure quelques secondes et s'apaise. De là date cependant la **sensation** occipitale qui ne la quitte pas. S'agissant d'une somatisation résiduelle Czermak parle de sensation. Au sujet de l'intrusion du Réel de la jouissance LACAN note ceci [L04 259]:

J'ai insisté /.../ dans ma thèse /.../ sur le caractère ravageant, très spécialement chez le **paranoïaque**, de la première **sensation** orgasmique complète. /.../

A partir de là à quoi assistons-nous ? Nous assistons à une série de moments qui s'enchaînent comme suit :

1° Il y a des phénomènes élémentaires que le sujet tend à ignorer, à minimiser, voire à fétichiser.

2° Puis il se produit une bascule importante de sa neutralité de départ envers ce qui, avec le déclenchement de l'épisode psychotique, se mue en inquiétante étrangeté.

3° Cet affect est converti en sensation.

4° Cette sensation vaut certitude délirante pour le sujet, qui ne peut plus ignorer qu'il a changé.

Ce schéma mérite d'être complété mais il y a lieu de noter qu'il se présente comme le relevé des étapes d'un franchissement, d'une passe, et donc comme le témoignage d'une fin de cure. Sauf qu'il y a des sujets en cure qui ne sont absolument pas persuadés que ça puisse s'arrêter là, à moins qu'il ne parviennent à récupérer leur mise. Marcel Czermak insiste sur quatre choses : d'abord sur l'**anhistoricité** de la psychose [p.149], ainsi que nous l'avons observé pour Tchi Houang-ti: « Pas d'itérations, de répétitions dont la trame laisserait apparaître un scénario inconscient, un fantasme » ; ensuite [p.155] : le « caractère d'énigme, de carence significative des signifiants vitaux » chez cette femme, « cette dimension claire **de carence de l'induction dans l'imaginaire de la signification phallique** qui n'est rattachable qu'à une **forclusion** ». Mais ici, l'absence d'une remémoration discursive, narrative, serait-elle signe d'un trauma, d'un dol impossible à formuler et donc impossible à faire valoir comme tel ? En troisième lieu il insiste sur le fait que la psychose revêt le caractère d'un dialogue. Enfin, l'intéressée fait fonction de i(a), d'image de l'autre, du petit autre, à quoi elle se trouve assujettie dans une sorte de réduplication indéfinie. A la question en quoi le sujet est-il changé ? on est en droit de répondre : il est changé au sens où il se sent privé de quelque chose et que cette **privation** est corrélative à son rapport à la **chaîne signifiante**, ainsi que j'ai pu le noter dans mon livre : *Pour une clinique du Réel*. J'ai noté également qu'au registre des la privation s'inscrit une solution qui est celle de l'identification à l'Autre par le biais d'un trait unaire. Dans le cas du paranoïaque ce qui tient lieu de trait unaire est un pseudo-objet, un objet non échangeable, l'objet comme tel n'ayant pu prendre un plein statut faute qu'une nomination soit intervenue.

Cette relation nommante, ici forclose, est, en tant que forçage, ce qui permet d'écrire une relation d'ordre, à partir d'une paire ordonnée de départ susceptible d'établir la distinction entre la partie et le tout : $\{\emptyset [\emptyset . (\emptyset)]\}$, ou si l'on préfère le vide \emptyset en tant que partie de l'ensemble vide (\emptyset) .

BIBLIOGRAPHIE :

- AULAGNIER Piéra, 1985, Quelqu'un a tué quelque chose, *Topique*, 35-36, « Voies d'entrée dans la psychose », pp.265-295.
- BAI SHOUYI, 1988, *Précis d'histoire de la Chine*, Éditions en langues étrangères, Beijing.
- Collectif 1994, *L'abord des psychoses après Lacan*, Point Hors Ligne.
- DAYAN Maurice, 1975, Les moments de la réalité, *Topique*, 15, « Réalité historique et psychose, I », pp.7-48.
- DORGEUILLE Claude, 1981, *La seconde mort de Jacques Lacan*, Actualité freudienne édit.
- FONG Yeou-Lan, 1985, *Précis d'histoire de la philosophie chinoise*, (préfacé par Paul Demieville).
- FRIGNET, 1991, p.39 : « Lacan insiste, et très fortement, sur l'importance de ce qu'il appelle « tensions sociales » dans la genèse de la paranoïa. [crime des sœurs Papin]. /.../ il considère que ces « tensions sociales ». /.../ sont au contraire exacerbées par cette soumission croissante du sujet moderne au discours de la science. Cette soumission va jusqu'à la confusion [*Verwirrtheit*], la pente vers l'Un venant réaliser, à travers un discours délirant sur la liberté, un concept du réel où le déterminisme n'est plus qu'un alibi et un ravalement du Nom-du-Père à la forme symbolisée du père Noël, ce qu'il n'appelle pas autrement qu'une « psychose sociale ».
- FRIGNET Henry, 1991, Reconnaître la paranoïa, *Le Trimestre Psychanalytique*, "Actualités et limites de la paranoïa", 1991, n°4, pp. 37-51, Publications de l'Association freudienne.
- GROUSSET R., 1942, *Histoire de la Chine*, Fayard.
- GUYOMARD Dominique, 1985, Filiation et engendrement, *Topique*, 35-36, « Voies d'entrée dans la psychose », pp. 139-172. [Surmoi précœdipien, p.141.]
- MASPERO H, BALAZS E., 1967, *Histoire des institutions de la Chine ancienne*, PUF.
- MASPERO H., 1985, *La Chine antique*, PUF.
- POMMIER G., 1994, Remarques sur la conception lacanienne de la structure psychotique, Coll. 1994, *L'abord des psychoses après Lacan*, Point Hors Ligne.
- STEENS E., 1989, *La Chine antique*, Editions du Rocher.
- VANDERMERSCH Bernard, 1991, Définitions de la paranoïa, *Le Trimestre Psychanalytique*, "Actualités et limites de la paranoïa", 1991, n°4, pp. 21-35, Publications de l'Association freudienne.
- VANDIER 1991, p.22 Métaphoriquement le délire peut être défini comme la levée de l'**immunité**, acquise par un sujet au sein même de son monde, à l'égard du langage, **immunité** par laquelle il reconnaît comme siennes des pensées pourtant venues de l'Autre. [métaphore paternelle immunisante].
- WÄHL 1972, p.142 Une **vérité** que je serais par principe seul à percevoir et à dire est la définition même de l'erreur.

WÄHL 1972, p.143 : « C'est ici que se marque le trait le plus fondamental de la position paranoïaque. Alors que le schizophrène est indifférent /.../ à la ratification du tiers témoin puisqu'il ne tient qu'un pseudo-discours, c'est-à-dire un discours où les *shifters*, les embrayeurs ne sont pas placés /.../ tout au contraire le **paranoïaque** s'avère être particulièrement sensible à la position du tiers. /.../ Le **paranoïaque** ne cherche pas la vérité, il la possède. Il ne s'efforce pas à rejoindre la position du tiers, il l'occupe de droit comme un trône ».

WÄHL 1972, p.147 : [Mme T.] « Elle accumule en un tableau /.../ l'ensemble de tous les traits cliniques de la **paranoïa**. Mais on voit aussi combien ils s'éclairent si on les lit à la lumière du **complexe d'intrusion** tel que LACAN le décrit dans son article de l'Encyclopédie française /.../ .Mme T. pour se venger, « répond » par des sévices, elle s'inflige aussi à elle-même /.../ une vie insupportable ».

WÄHLENS A. de, 1972, *La psychose*, Éditions Nauwelaerts, Louvain.

WATSON Burton, 1958/69, *Records of the Historian : Chapters from the Shih Chi of Ssu-ma Ch'ien*, Columbia University Press.

